

**Pourriez-vous vous présenter brièvement ? Votre nom, votre profession, le lieu où vous avez grandi ?**

Je m'appelle Albertine Hoelpes et je suis née le 16/10/1940. Après l'école primaire, j'ai été pensionnaire à l'internat d'Ettelbruck, puis au Fieldgen. J'ai vécu seule à Luxembourg-Ville après la classe de 9<sup>e</sup>. J'ai terminé ma formation d'infirmière et d'assistante sociale à Paris, et me destinais ensuite à des études de psychologie. Mais lorsque j'ai réalisé au début des années 1960 que j'étudiais la psychologie, j'ai abandonné cette idée. Je n'avais aucune envie de fréquenter ces personnes. Elles étudiaient toutes la psychologie pour résoudre leurs problèmes personnels. Je suis retournée au Luxembourg et ai d'abord travaillé pendant une courte période à l'hôpital d'Ettelbruck, mais tout le monde me serinait de me tourner vers le domaine social. J'ai donc travaillé à Ettelbruck et à Diekirch dans un premier temps, et lorsque je me suis mariée – mon mari travaillait à Differdange – un poste s'est libéré et je me suis présentée. Nous avons construit une maison à Bascharage et nous y sommes installés. À partir de ce moment, j'ai travaillé à Rodange, Pétange et Bascharage.

**Avez-vous passé votre enfance ici à Kalborn ?**

Oui. La première fois que j'ai mis les pieds à Luxembourg-Ville, c'était lorsque j'ai fait ma première communion. Je suis allée avec ma mère à l'Octave. Par ailleurs, nous allions parfois voir la famille de ma mère à Dahl. Nous ne sommes jamais allés plus loin.

**Pourriez-vous brièvement nous présenter vos parents ? Leur nom et leur profession ?**

Mon père s'appelait Nicolas Hoelpes. Il est né en 1898 et était agriculteur. Ils avaient une grande exploitation agricole et toute la famille y travaillait. Ma mère est née en 1902 et était institutrice ici à Kalborn. Ils se sont mariés en 1928. Elle a été la première institutrice du pays à se marier sans s'arrêter d'enseigner.

**Quelle a été la réaction ici au village ?**

Pas bonne. Mais comme la loi ne stipulait rien à ce sujet et que ma mère était une personne assez autoritaire qui était plutôt bien avisée, cela ne l'a pas dérangée. Par la suite, elle a été très estimée. Mais cela a bien sûr fait un scandale, vu que toutes les institutrices étaient célibataires. C'est la raison pour laquelle on les appelait « Mademoiselle ». Dès qu'elles se mariaient, elles arrêtaient d'enseigner.

**Aviez-vous des frères et sœurs ?**

Oui, j'avais trois frères. J'étais la cadette. L'un d'eux, Jos, est né en 1929. Il était en secondaire à Diekirch et a ensuite travaillé à l'aéroport. Il est décédé en 2008. Gust est né en 1931. Il a fréquenté l'école secondaire technique. Il a travaillé pour l'entreprise Paul Wurth et était muté fréquemment, au Canada, etc. Il s'est déplacé dans de nombreux pays pour son travail. Il n'avait pas d'enfants, raison pour laquelle il pouvait se permettre de voyager beaucoup. Ensuite, il y a eu Erny. Il travaillait chez Goodyear et vivait ici dans la maison familiale à Kalborn. Erny est décédé en septembre 2002, et Jos en septembre 2008. Voilà pourquoi je suis toujours heureuse lorsque le mois de septembre est passé. Tous les hommes de ma famille sont décédés en septembre, raison pour laquelle je n'aime pas ce mois. Mon autre frère, Gust, vit toujours. Nous étions donc Joseph, Gustave, Ernest et Albertine. Et comme je suis née en 1940, mon père a dû se rendre à trois reprises à la mairie pour déclarer ma naissance, parce qu'ils n'acceptaient aucun des prénoms choisis. Il a ramené une liste, sur laquelle ils ont pu choisir un prénom. C'est ainsi qu'ils ont opté pour celui qui leur semblait le plus allemand, à savoir Albertine, qu'ils prononçaient avec un « e » à la fin. Mes frères ont été « rebaptisés » Josef et Gustaf. Il va de soi qu'ils ne s'y sont jamais tenus. Mais Gust a reçu il y a quelques années une lettre du gouvernement lui demandant s'il désirait rechanger son prénom en le faisant terminer par « ve » comme par le passé, comme il était toujours inscrit en tant que « Gustaf » avec un « f ».

**Vous nous avez dit que vous étiez née en 1940. Quel est donc votre premier souvenir de l'occupation ?**

Je m'en souviens à peine, puisque je suis née en octobre. La seule chose dont je me souviens est que mon père avait toujours l'oreille collée à la radio pour écouter la Grande-Duchesse. Un jour, le facteur, qui était le fils du « Ortsgruppenleiter », a surgi et est entré dans la pièce où les gens se tenaient d'habitude, à savoir la cuisine. Il y a surpris mon père en train d'écouter la Grande-Duchesse. Mon père est ensuite allé passer quelques jours dans son bunker dans la forêt, de peur que l'on vienne le chercher. Et je me souviens que, lors d'une alerte aérienne, il m'a prise sur son dos et nous nous sommes rendus à toute vitesse au bas du village chez ses parents qui possédaient cette vaste ferme avec une grande cave voûtée. La moitié du village se réfugiait en permanence dans ces caves, sur les briquettes, les pommes de terre et les navets. Nous y dormions sur une botte de foin. Nous n'avions pas le droit de parler, et encore moins de faire de la lumière, même ici à la maison. Tout devait être obscurci pour ne pas laisser percer de lumière vers l'extérieur. Et nous égrenions le chapelet. Il n'y avait pas de téléviseur. Mais nous avions une radio. Je me souviens avoir entendu sans cesse que nous serions obligés de fuir à un moment donné. À cette époque, je devais toujours faire la sieste parce que j'étais encore petite. J'avais tout le temps peur que les autres s'enfuient et m'abandonnent dans mon lit. Ou qu'ils seraient déjà bien loin avant que je n'aie réussi à lacer mes chaussures. J'imaginai cette scène de la façon dont un enfant entend le terme « s'enfuir ». Je n'ai d'ailleurs jamais posé de questions. Et je n'ai pas non plus songé à un quelconque moment qu'ils m'emmèneraient. J'avais simplement toujours peur de ne pas parvenir à les suivre.

**Quel impact l'occupation allemande a-t-elle eu sur le quotidien de votre famille ?**

Nous ne pouvions pas allumer de lumière, ni parler à haute voix. Le fils de notre « Ortsgruppenleiter » était facteur, sa fille était à la tête des Jeunesses hitlériennes, son autre fils était garde-champêtre. De sorte que l'on courait toujours le risque d'être surveillé par l'un d'entre eux. Il fallait toujours être sur ses gardes. Nous avons passé pas mal de temps au bas du village chez nos tantes pendant que ma mère enseignait. Mon père y travaillait beaucoup, parce qu'ils avaient cette grande exploitation agricole. Je n'allais pas encore à l'école, alors je l'accompagnais. Mais la situation y était pareille. Toutes les portes étaient verrouillées. En tant qu'enfant, je me demandais pourquoi on ne pouvait pas y pénétrer. Mais étant donné qu'ils avaient caché des hommes – et ce, en assez grand nombre – personne n'en parlait. Tout était ultra secret. Devant nous, les enfants, beaucoup de choses étaient tues. Partout où nous voulions entrer, c'était fermé à clé. Nous nous demandions pourquoi.

**Vous nous avez dit que votre mère était institutrice. A-t-elle, elle aussi, dû faire face à des changements ?**

Oui, bien sûr. Il n'était plus permis d'enseigner le français à l'école. L'inspecteur venait rarement dans notre petit village. Elle aurait été obligée de faire le salut hitlérien, etc. Mais elle ne l'a pas fait. Elle regardait par la fenêtre, et s'il n'y avait pas d'Allemands aux alentours, on chantait l'hymne national luxembourgeois. Cela devait évidemment se faire en cachette pour que personne ne l'entende.

**Qu'en était-il de l'approvisionnement alimentaire ?**

Nous étions plutôt gâtés ici dans un village agricole. Les agriculteurs avaient des poules, du bétail, du lait. Ils fabriquaient leur propre farine pour faire du pain, etc. Les habitants de Luxembourg-Ville venaient s'approvisionner, parce qu'ils n'avaient rien de tout cela. Pas de jardin pour cultiver des légumes, pas de prairie avec des pommiers... Nous ne souffrions pas de la faim. Il est vrai que nous recevions ces cartes de rationnement pour faire des courses. Mais nous ne les utilisions pas souvent.

Les gens n'étaient pas autorisés à abattre le bétail. Ma famille – et je parle de toute la famille, étant donné que nous étions beaucoup chez ma grand-mère – avait caché des hommes chez elle et comme nous étions une famille nombreuse, elle s'adonnait à de l'abattage clandestin. Ils ont été dénoncés et ont été emprisonnés à Diekirch. Leur voisin les avait dénoncés. Il s'agissait d'un Allemand, un véritable nazi. Ils étaient pauvres comme Job, et il a toujours travaillé comme journalier auprès de ma famille. Mais sa femme et ses enfants étaient pro-Luxembourgeois. À un certain moment, à l'arrivée des Américains, il a passé la frontière vers l'Allemagne, parce qu'il avait remarqué que la situation devenait critique, mais cela sans sa famille. Celle-ci était réfugiée en permanence dans notre cave, étant donné que leur maison n'en possédait pas. Lorsqu'ils se sont retrouvés en prison, l'Allemand a été convoqué en tant que témoin. Ils avaient un avocat. Mon oncle l'a insulté : « Sale nazi, toi aussi, tu as fait de l'abattage clandestin. Tu n'avais évidemment pas l'équipement nécessaire, et tu te l'es procuré chez nous. » Sur quoi l'avocat lui a dit : « Vous auriez mieux fait de vous taire. À présent, je ne peux plus vous aider ». Mais le juge les a relâchés. Cela prouve qu'ils n'étaient pas tous si mauvais. Il y a eu des contrôles. Les hommes qu'ils avaient cachés se trouvaient dans le grenier à foin de la grange. Ils sortaient de temps en temps et aidaient au battage. Un jour, un homme est venu pour contrôler, et l'homme qui aidait au battage s'est enfui. « Je viens de voir quelqu'un s'enfuir ! Il faut que vous alliez le chercher. » Mais ils ne l'ont pas fait parce qu'ils redoutaient les conséquences que cela aurait pour eux-mêmes. Pour ceux qui se cachaient dans le bunker à Heinerscheid, ils posaient toujours les vivres en bas sur le mur. Le tout se faisait dans le plus grand secret. Je me rappelle qu'un jour, alors que les hommes étaient en prison, je me suis pris une raclée de ma grand-mère parce que je refusais de manger. Je n'avais jamais pris une telle raclée et cela m'a marquée. Nos voisins ont été déplacés en 1942. Leurs fils se sont enfuis pour échapper à ces déplacements. Ils ont d'abord couru vers une maison où ils n'ont pas pu trouver refuge, et ensuite chez ma grand-mère qui les a cachés. Ensuite, des Tyroliens sont venus s'installer. Nous nous entendions bien avec eux, ils fréquentaient également les cours de ma mère. Enfant, j'étais souvent chez eux parce que je n'allais pas encore à l'école. Je parcourais le village.

**Comment avez-vous ressenti l'atmosphère durant l'occupation allemande ? Avez-vous perçu des changements au cours de ces 5 années ?**

Il est évident que la méfiance régnait. En particulier à l'égard des Allemands. Ils nous laissaient tranquilles – si ce n'est le facteur qui venait à la maison. Nous étions sur nos gardes lorsque nous pensions qu'il allait surgir. Les gens avaient toujours les yeux rivés vers la fenêtre. Parce qu'il était le fils du « Ortsgruppenleiter ». Pour le reste, les gens étaient plus ou moins solidaires. Mais ils ne se réunissaient pas souvent. Chacun restait chez soi.

**Cela signifie-t-il que cela a changé après la guerre ? Que les gens se rencontraient à nouveau plus souvent ?**

Pendant la guerre, on ne savait jamais à quoi s'en tenir. À chaque alerte aérienne, il fallait se réfugier à la cave. Les gens avaient tous du travail chez eux. Notre village comptait uniquement des agriculteurs qui avaient à faire toute la journée. À l'époque, c'était différent d'aujourd'hui, où il existe des machines pour tout. De nombreux hommes avaient déjà été mobilisés, de sorte que dans de nombreuses familles, il ne restait que les femmes à la maison. Et celles-ci devaient donc travailler du matin au soir. Beaucoup de gens ont vécu cette situation. Le matin, il fallait nourrir le bétail et traire les vaches. C'était différent d'aujourd'hui où cela se fait à l'aide de trayeuses. Les seuls à ne pas avoir de ferme étaient les Tyroliens installés dans la maison des voisins. Ils avaient plus de temps. Mais personne ne les fréquentait. Les enfants allaient à l'école et je passais beaucoup de temps chez eux.

**Comment avez-vous vécu la libération en septembre 1944 ? En avez-vous souvenir ?**

Nous n'avons pas vécu de libération ici dans le nord. Ils ont passé la frontière dans le sud à Pétange, mais ici, il ne s'était encore rien passé. Nous n'étions plus chez nous à la maison, nous étions à Dahl.

Pratiquement tout le monde avait quitté le village, et il n'y restait que ceux qui soignaient le bétail et le nourrissaient. Ils s'étaient réfugiés dans les deux caves, tous les autres étaient partis. En fait, le village s'est trouvé vidé de ses habitants durant 6 mois. Nous étions à Dahl. Mon père était resté ici.

**Mais ceux qui étaient restés au pays étaient certainement heureux de cette première libération et ont fait la fête ?**

En effet, ils ont fait la fête à ce moment. Les drapeaux ont été hissés, etc. Mais les tirs depuis l'autre côté n'ont pas tardé, étant donné que nous sommes très proches de la frontière allemande. Les Américains nous ont donné l'ordre de redescendre les drapeaux. À ce moment, c'est la première fois que ça a vraiment explosé ici. Cela s'est passé lors de la libération.

**Peu après, il y a eu ce terrible incident ici à Kalborn. Pouvez-vous nous raconter ce qui s'est passé ?**

Peu de temps avant, nous nous sommes rendus à Dahl avec ma mère. Les gens qui s'occupaient encore du bétail étaient toujours installés dans les caves. Mon père nous avait emballé des affaires. Il avait même encore attaché un carton à l'arrière de sa bicyclette pour nous amener des vêtements quand il nous rejoindrait. Mais il n'est jamais venu.

**Qui étaient les personnes qui se trouvaient encore dans les caves ?**

Chez la famille Freichel, une demi-douzaine, tous des parents, leurs fils qui assuraient le travail et un voisin. Chez nous, donc au bas du village chez ma grand-mère, l'une de mes tantes et elle-même étaient déjà parties, mais les hommes se trouvaient toujours à la cave. De même que mon autre tante. La famille Holper et le mari, la femme et le fils de la famille Peiffer s'y trouvaient également. La famille de la maison voisine – je ne me souviens plus de leur nom – y était aussi. Tous les autres étaient partis. Ma mère avait également quitté avec nous. Nous étions à Dahl chez les parents de ma mère. C'est ce que faisaient la plupart des gens, ils allaient retrouver des proches à différents endroits.

**Que s'est-il passé concrètement le 22 septembre 1944 ici à Kalborn ?**

Les Américains venaient brièvement et repartaient ensuite. Les Allemands sont arrivés depuis l'Our – qui n'était pas loin – et ont pillé les maisons. Ils ont tout pris sur leur passage. Le mobilier, bref tout. Ils ont volé tout ce qui leur tombait sous la main. Ensuite ils se sont aperçus qu'il restait quelque chose dans la cave chez ma grand-mère, qu'il s'y trouvait encore des personnes. Ils sont donc entrés et ont trouvé ceux qui étaient toujours là. Ils les ont tous chassés à l'extérieur dans la cour. C'était le 22 septembre. Ils leur ont demandé s'ils possédaient des armes. Ils avaient un vieux fusil. Les femmes se trouvaient près de la maison et ont nié de la tête. Ils avaient séparé les hommes des femmes. Ceux-ci ont répondu non, mais l'un d'eux l'a dit sans trop de conviction. Ils l'ont donc engueulé une seconde fois et il a avoué qu'ils possédaient un vieux fusil. Ils l'ont donc confisqué. Les autres ont déclaré qu'il ne valait plus rien. Mais le commandant n'a rien voulu entendre. Il a dit ensuite : « Vous savez ce qui va se passer maintenant. » Il a demandé à ses soldats lequel d'entre eux voulait les fusiller. Ils ont tous refusé, raison pour laquelle il s'est fait un honneur de les exécuter personnellement. Il les a chassés de la cour vers l'autre côté où il y avait un étang. Il les a positionnés à côté de l'étang et les a fusillés lui-même. Soudain, les Américains ont surgi d'en haut. Ils les ont également arrêtés après avoir tué leur conducteur. Ils les ont emmenés, de même que les femmes qui se trouvaient encore dans la cave, pour les conduire de l'autre côté de la frontière allemande. L'un des hommes était encore en train d'agoniser, il était parvenu à se traîner un peu plus loin. De temps à autre, certains habitants de Heinerscheid venaient pour soigner le bétail. L'un d'eux les a trouvés. Ou alors il s'agissait d'un Américain qui les a trouvés et est allé l'annoncer à Heiderscheid, où il y avait encore davantage d'habitants au village, pour qu'ils aillent voir après cet homme. Ils s'y sont rendus et ont également trouvé tous les autres. Ils étaient tombés dans l'étang. Ils se sont rendus à Dahl pour

l'annoncer à ma mère. Elle s'est rendue seule à l'enterrement et ne nous a annoncé la mort de notre père qu'à son retour. Personne ne sait grand-chose de cet enterrement, nous avons juste une photo des cercueils. Il est vrai qu'ils n'étaient pas nombreux à y assister. Personne ne savait non plus ce qui était advenu des autres gens qu'ils avaient sortis de la cave. Ils ont été traînés en Allemagne où ils ont été forcés de travailler chez le paysan. Ils sont revenus en 1945. Ma grand-mère est décédée en mai 1945. Je me suis toujours demandé si elle avait eu la chance d'assister au retour de sa fille. Il n'y a plus personne qui pourrait me fournir une réponse à ce sujet. Je me souviens également qu'il m'était impossible de passer à côté de cet étang au début. Par la suite, il restait encore un peu de bétail chez ma tante. Quand elle rentrait les vaches, je l'accompagnais parfois, mais il m'était impossible de longer cet étang où nos gens avaient été fusillés. À chaque fois que ma tante me avançait un peu, je craignais de tomber raide morte moi aussi si je longuais cet étang. Lorsqu'elle me prenait par la main, tout allait bien. Mais seule, je n'y parvenais pas. Il semble que j'en aie gardé un certain traumatisme.

**Le 16 septembre 1944 a marqué le début de la bataille des Ardennes. À ce moment, vous vous trouviez à Dahl auprès de votre famille. Quels en sont vos souvenirs ?**

Je nous vois encore charger la charrette. À l'époque, la mère de ma mère vivait encore. Elle était installée sur la charrette. Nous, les enfants, et les autres – j'avais une cousine qui était encore toute petite et se trouvait dans un landau – la suivions. Comme on peut le voir parfois aujourd'hui dans les films. Nous sommes allés d'un village à l'autre, nous passions la nuit en route à un quelconque endroit, je ne saurais plus vous dire exactement où. Boulaide ou ailleurs. Je m'en souviens très bien. Il s'y trouvait beaucoup de monde et je devais dormir dans un berceau. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit parce que je ne parvenais pas à m'allonger. Je devais dormir recroquevillée avec les jambes repliées. Nous avons à peine quitté la maison le matin, lorsque celle-ci a été touchée par un obus et a pris feu. Je me souviens qu'il y a soudainement eu une explosion dans cette maison et qu'elle a flambé. Nous avons poursuivi notre chemin pour finalement aboutir à Perlé, près de Martelange. Au lieu de nous en éloigner, nous nous sommes enfoncés toujours davantage en plein milieu de l'offensive von Rundstedt. Nous avons passé la nuit chez des gens qui nous ont accueillis.

**Comment avez-vous vécu le moment où vous avez été libérés définitivement en 1945 et avez pu rentrer chez vous ?**

Cela n'a rien eu de réjouissant. Dans tout le village, il ne restait plus une seule maison entière. Les habitants étaient tous répartis dans les seules maisons qui étaient restées debout. Les uns étaient ici chez nous, d'autres plus bas au village en face de chez ma grand-mère, comme la famille Peiffer et d'autres. Ceux dont les maisons étaient détruites ont été hébergés par d'autres dans le village. Nous n'avions plus de fenêtres, nos draps étaient gelés le matin en hiver tellement il faisait froid. L'on égrenait le chapelet en permanence. Ma mère a alors été d'avis que les enfants devaient retourner à l'école. Elle a donné la leçon aux quelques enfants toujours présents ici, dans notre séjour. Il ne restait qu'un ou deux enfants dont les deux parents étaient encore en vie. Les parents des autres enfants étaient morts dans un camp de concentration, ou le père avait été fusillé, et pour ce qui est d'autres – il s'agissait de ceux de Tintesmühle – la mère était décédée à la naissance du dernier enfant, d'autres encore avaient aussi perdu leur mère, et un autre avait été enlevé à ses parents par les nazis pendant la guerre. Il venait du Pfaffenthal et avait été placé ici auprès d'une famille. Il ne savait pas s'il avait des parents ou non. Je pense que ces gens l'ont adopté par la suite. Tous ces enfants avaient subi pratiquement le même sort. Les gens étaient tous occupés à retaper leurs maisons pour pouvoir s'y reloger. Lorsque ma mère s'est remise à enseigner dans le séjour, les enfants devaient y allumer le poêle dès leur arrivée. Le temps qu'il y fasse chaud, il était déjà midi. Quant à moi, je parcourais le village. J'ai également assisté à la scène lorsqu'ils ont déterré le corps de l'Américain chez le voisin. Les Américains m'ont poussée de droite à gauche, mais je ne comprenais pas ce qu'ils me voulaient. Je pense qu'ils étaient d'avis que je n'avais pas à être là et que je devais m'en aller. Mais j'étais curieuse. Il fallait que je sache tout ce qui se passait au village. Je n'avais pas encore atteint l'âge d'aller à l'école. Je suis même parvenue à trébucher sur les pieds du mort. Il portait encore ses bottes.

Il y avait des os partout et l'on supposait qu'il s'agissait d'ossements humains. Lorsque nous allions à Heinerscheid pour la grand-messe, des cadavres se trouvaient également sur notre chemin. C'était effrayant. Comme je vous l'ai dit, je parcourais le village. Mon père n'était plus là, et plus personne ne se trouvait non plus dans la maison au bas du village, donc je ne pouvais pas non plus m'y rendre. Une fois, j'ai grimpé dans un char et y ai trouvé des bonbons. Je les ai tous mangés. Je suis rentrée à la maison et y ai trouvé ma tante. Je lui ai raconté que je m'étais gavée de bonbons. Sur quoi elle m'a demandé où je les avais trouvés. « Dans le char. » Elle m'a tout de suite fait chauffer du lait. Dans le temps, on chauffait du lait quand quelqu'un était malade ou avait avalé quelque chose qu'il n'aurait pas dû manger. Cela valait également durant la guerre pour les aliments avariés, afin que l'on vomisse et que l'on évite ainsi une intoxication. Je n'ai vomi ni le lait, ni les bonbons. J'ai gardé le tout. Elle était inquiète parce qu'elle pensait qu'ils étaient empoisonnés. Mais ce n'était pas le cas. Il s'agissait pratiquement des premiers bonbons à l'époque. Quoique, du temps où j'étais encore à Dahl, il s'y trouvait également des Américains qui logeaient dans une chambre chez ma tante. Elle m'y envoyait tous les matins pour leur apporter des pommes et vérifier s'ils étaient toujours là. À l'époque, mes cousins étaient déjà un peu plus âgés et aimaient fumer. Lorsque les Américains étaient sortis, ils allaient dans leur chambre pour voir s'ils pouvaient y trouver des cigarettes. Je les avertissais alors en criant : « Il y a encore quelqu'un ! », afin qu'ils restent dehors. Ils m'ont appris à compter en anglais. Parfois, les Américains me donnaient un chewing-gum ou un bonbon. C'était la période d'immédiat après-guerre, que j'ai vécue à Dahl. Les destructions n'y étaient pas aussi importantes qu'ici.

### **Comment décririez-vous la situation ici dans votre village natal de Kalborn après la guerre ?**

C'était loin d'être beau. Ah, ça non. Tout le monde était endeuillé. Tous les dimanches, on bénissait le cimetière, et tous les dimanches, nous nous rendions aux vêpres. Telle était la situation. Il n'y avait pratiquement aucune famille sans mort à pleurer. Les uns avaient péri en Russie, les autres avaient été pulvérisés dans ce bunker, d'autres encore avaient été fusillés. Les Suisses sont arrivés, les Américains nous ont aidés, de même que des habitants de la région, des entrepreneurs, etc. Ce, afin de retaper les maisons encore quelque peu habitables pour pouvoir s'y reloger. Nous avons reçu du mobilier de l'Office des séquestres. C'était le nom du bureau qui gérait le mobilier confisqué aux juifs. Celui-ci était stocké à Luxembourg-Ville et s'y trouvait toujours. Nous en avons reçu une partie pour pouvoir nous reloger dans notre maison. Ainsi que de la porcelaine, ou plutôt quelques couteaux, assiettes et casseroles. Il est vrai que nous n'avions plus rien. Les Américains nous ont donné des couvertures américaines, ces couvertures en patchwork. Ici, elles ne nous servaient à rien parce qu'il faisait très froid. Les habitants se sont alors mis à les détricoter et en ont utilisé la laine pour tricoter des pulls, afin que nous ayons quelque chose à nous mettre sur le dos.

### **Cela signifie-t-il que les maisons ici à Kalborn étaient toutes détruites ?**

Elles n'étaient pas entièrement détruites. Certaines avaient partiellement échappé à la destruction. Comme celle qui hébergeait les Tyroliens. Et la maison *A Backes* était également restée debout. De même que celle de ma tante Lis. Et les postes douaniers. Certaines maisons étaient encore intactes, et les gens s'y sont installés. Certains se sont logés dans le bâtiment de l'école au début.

### **Comment décririez-vous la solidarité entre les gens lors de la reconstruction ?**

Je n'ai pas constaté beaucoup de solidarité. Tout le monde s'occupait de ses propres problèmes, chacun avait suffisamment sur le dos. Il était difficile de s'entraider parce qu'il y avait assez à faire chez soi. Les gens avaient tellement de travail qu'ils ne pouvaient pas prêter leur aide à autrui. Mais la reconstruction s'est faite assez rapidement. Elle était organisée par le gouvernement, car l'on était conscient de ce qui s'était passé ici. La solidarité du gouvernement a donc été énorme, et de nombreux ouvriers et entreprises ont été envoyés sur les lieux pour la reconstruction.

### **Cela signifie-t-il que la solidarité venait plutôt de l'extérieur, d'autres personnes et des Suisses ?**

Oui, étant donné que ceux-ci n'avaient pas pris part à la guerre, ils sont venus. Nous avons dû les héberger, etc.

### **Que savez-vous de la destruction du bunker à Heinerscheid ?**

Ce bunker servait de cachette aux hommes qui risquaient d'être mobilisés. Ils se comportaient bien entendu comme tous les autres : des jeunes gens qui ne restaient pas tout le temps à l'intérieur. Ils venaient chercher de quoi à se nourrir à Kalborn. Ils avaient un oncle, Paul Meyer. Il leur donnait des repas qu'ils réchauffaient parfois par la suite, comme il faisait froid dans le bunker. De temps en temps, ils faisaient donc du feu. Le bourgmestre s'est aperçu un jour de la fumée et y a envoyé les nazis. Ils ont inspecté le bunker et les hommes se sont défendus, ce qui n'a pas empêché les nazis de faire sauter le bunker. Ils y ont tous péri. Il s'agissait de cinq ou six jeunes gens qui y étaient cachés. La plupart des gens possédaient un bunker dans la forêt, mon père aussi. Il s'y rendait dès que quelqu'un ici remarquait qu'il écoutait le poste anglais.

### **À quoi pensez-vous lorsque vous vous remémorez la guerre aujourd'hui ?**

Cette période m'a appris beaucoup de choses. On acquiert des valeurs tout à fait différentes dans la vie. La solidarité était l'aspect le plus important, bien qu'elle n'émanait pas des habitants de ce village. Nous étions des réfugiés dans notre propre pays. Il y avait des gens qui nous ont logés, nourris. Nous n'attachions pas d'importance à qui avait une voiture dernier cri ou les vêtements les plus chics, comme aujourd'hui. Les gens ont appris à se battre, à prendre leurs propres décisions et à assumer des responsabilités. Dès que j'ai obtenu mon diplôme de secondaire, je suis partie à Paris. C'était l'époque de la guerre d'Algérie. La guerre se déroulait en Algérie et non à Paris, mais Paris y était très impliquée. Je travaillais à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, un hôpital de grande renommée, dans lequel tous les présidents étaient décédés autrefois. Lorsque j'y étais employée, on nous a amené l'équipage entier d'un avion. Des soldats paralysés, dans le coma, sans bras ou sans jambes. Et ce n'est que là que j'ai appris ce qu'est la guerre. Certes, il y a eu des morts ici, mais je n'ai pas vu de gens mutilés par la guerre. Là-bas, si. Là-bas, j'ai réalisé pour la première fois ce que signifiait la guerre. Et j'ai également pu le comprendre étant donné que j'étais plus âgée. Tout cela m'a donné un autre regard sur la vie. Je pense que cela a été le cas pour nous tous.